



le cercle - réfléchir les droits de l'homme
think-tank de la Licra

Note du Cercle

Antisémitisme, judéophobie, antisionisme

A partir de Léon Poliakov¹



Pierre-André Taguieff est philosophe, politiste, historien des idées, directeur de recherche au CNRS

¹ Texte d'une conférence rédigée pour une journée d'hommage à Léon Poliakov (1910-1997), Paris, 9 décembre 2010. Je reprends dans cette communication (revue en 2013) des matériaux publiés dans ma préface à Léon Poliakov, *La Causalité diabolique*, nouvelle édition en un volume, Paris, Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, 2006, pp. VII-XXIX. Une version abrégée de ce texte a été publiée dans Jean Leselbaum & Antoine Spire (dir.), *Dictionnaire du judaïsme français depuis 1944*, Paris, Armand Colin, & Lormont, Le Bord de l'eau, 2013, pp. 710-713. Ce texte a été revu et augmenté début mai 2020.

Après sa disparition, en décembre 1997, Léon Poliakov est resté présent non seulement dans la mémoire de ceux qui l'ont connu et aimé, mais encore dans l'esprit des universitaires et des chercheurs auxquels il a ouvert la voie et indiqué de nombreuses pistes. Ses principaux ouvrages, traduits en plusieurs langues, font partie des références internationales dans les études sur « le racisme » et « l'antisémitisme » – termes en « isme » sur lesquels, à l'instar de Poliakov lui-même, il convient de s'interroger. Ses livres sont toujours lus par les étudiants qui y trouvent certes de précieuses informations, mais aussi des occasions de réfléchir sur de grandes questions, dont certaines sont vouées à rester sans réponses. Il en va ainsi de la question du mal, de la question de la violence ou de celle des fins dernières de l'humanité. L'historien n'était pas homme à énoncer le dernier mot dans aucun des domaines qu'il avait abordés.

Si l'objectif initial de Poliakov était d'apporter une contribution d'historien à la connaissance du phénomène « antisémitisme », ses travaux n'ont cessé de déborder le nécessaire travail positiviste d'établissement et d'analyse des données, de construction des faits à partir des documents, pour devenir l'occasion d'une réflexion sur cet étrange, inquiétant et persistant objet qu'on appelle « antisémitisme », terme générique dont on néglige curieusement d'interroger l'origine et la pertinence.

Face à cet ensemble d'attitudes, de comportements et de discours orientés par la haine des Juifs, dont la récurrence n'exclut pas les métamorphoses, l'historien Poliakov devait se doubler d'un herméneute. Mais à ce regard de l'interprète s'est ajouté celui du moraliste. Non pas le regard courroucé du donneur de leçons : celui qui, éduqué par l'expérience historique, sait tirer des leçons de la traversée des épreuves et de la reconstitution des figures du pire. Un regard de penseur, attentif à l'événementiel, c'est-à-dire à l'imprévisible, à l'inattendu, à l'équivocité aussi de ce qui advient. Lire Poliakov, c'est apprendre à connaître « l'antisémitisme » dans son histoire – dans ses histoires et ses métamorphoses –, c'est aussi apprendre à penser cet objet monstrueux : penser ses conditions de possibilité, s'interroger sur les causes de sa permanence à travers ses transformations.

Il n'est guère en effet de phénomène historique de longue durée qui soit aussi énigmatique, alors même que nous pouvons en faire aujourd'hui l'expérience directe. Poliakov s'est particulièrement appliqué à étudier les multiples manières dont, dans sa longue histoire, la haine des Juifs est devenue acceptable, légitime, voire respectable. Car c'est par l'effet de ces modes de légitimation qu'elle est sortie de l'ordre des préjugés pour devenir une machine de mort. Il n'a pas pour autant négligé de s'interroger sur les raisons de sa délégitimation, qui s'est toujours avérée relative et provisoire. C'est donc à l'étude du phénomène « antisémitisme », dont les raisons semblent se dérober au regard rationnel, que Poliakov a consacré sa carrière d'historien et sa vie de penseur.

Si les ouvrages de Poliakov sont régulièrement réédités, tels des classiques, c'est parce qu'ils allaient à l'essentiel, le plus souvent par des sentiers escarpés, ceux de l'érudition ou de la discussion serrée avec d'autres historiens ou spécialistes de sciences sociales. En 1948, Poliakov commençait la rédaction d'un ouvrage qu'il imaginait comme « une histoire d'ensemble du génocide ».

Ce livre sera publié trois ans plus tard, en 1951, sous le titre *Bréviaire de la haine. Le III^e Reich et les Juifs*, grâce à son initiateur en matière de philosophie, Alexandre Kojève, qui avait communiqué le manuscrit à Raymond Aron. Cette contribution pionnière à l'historiographie de la Shoah a été saluée aussi bien par Hannah Arendt que par François Mauriac. Elle sera complétée par plusieurs publications importantes : *Le Troisième Reich et les Juifs* (1955, traduit en 1959 ; avec Joseph Wulf), *Le Procès de Jérusalem* (1963), *Auschwitz* (1964), *Le Procès de Nuremberg* (1971), *Brève histoire du génocide nazi* (1980). Outre son *Histoire de l'antisémitisme* en quatre tomes (publiés de 1955 à 1977), monument qui l'a rendu internationalement célèbre, et dont il a donné une version abrégée (comprenant deux volumes) en 1981, ainsi qu'une suite à plusieurs voix en 1994 (*Histoire de l'antisémitisme 1945-1993*), Poliakov a publié un important essai transdisciplinaire, *La Causalité diabolique*, dont les deux tomes, parus successivement en 1980 et en 1985 dans la belle collection « Liberté de l'esprit » dirigée par Raymond Aron, ont été publiés en un volume au printemps 2006. Cet ouvrage constitue une source d'inspiration permanente pour les travaux contemporains sur l'imaginaire conspirationniste². Enfin, Poliakov a contribué avec éclat aux recherches transdisciplinaires sur « le racisme », saisi dans toutes ses dimensions (attitudes, comportements, pratiques sociales, structures institutionnelles, idéologies), d'abord par *Le Mythe aryen* (1971), suivi par un ouvrage de synthèse (*Le Racisme*, 1976 ; en collaboration), puis par la série des « Entretiens sur le racisme » qu'il organisa à Cerisy-La-Salle, et dont les actes furent publiés en 1975 (*Hommes et bêtes*), 1978 (*Ni Juif ni Grec*) et 1980 (*Le Couple interdit*). Ces ouvrages sont ceux d'un pionnier inclassable, dont l'influence diffuse, en France et à l'étranger, n'a pas cessé d'être considérable.

Centrées sur l'étude du phénomène antijuif à travers l'histoire depuis l'Antiquité³, les investigations de Poliakov se sont portées successivement sur l'explication du génocide nazi des Juifs d'Europe, sur les rapports entre le vieil antijudaïsme théologico-religieux d'origine chrétienne (avec sa variante musulmane) et l'antisémitisme moderne à base raciale, sur l'interprétation de la haine transhistorique visant les Juifs, sur les rapports entre les formes de judéophobie et les diverses configurations racistes et nationalistes (peut-on les considérer comme des formes particulières d'hétérophobie ? et celle-ci doit-elle être interprétée comme un proto-racisme ou comme un méta-racisme ?), sur la place des théories du complot dans le fonctionnement des mentalités judéophobes⁴ et sur la formation de cette nouvelle idéologisation des haines antijuives qu'est l'antisionisme, au moins dans ses formes radicales.

² Voir Pierre-André Taguieff, *La Foire aux « Illuminés ». Ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*, Paris, Fayard/Mille et une nuits, 2005 ; *id.*, *L'Imaginaire du complot mondial. Aspects d'un mythe moderne*, Paris, Fayard/Mille et une nuits, 2006 ; *id.*, *Court Traité de complotologie*, suivi de *Le « complot judéo-maçonnique » : fabrication d'un mythe apocalyptique moderne*, Paris, Fayard/Mille et une nuits, 2013. Mes recherches sur les croyances complotistes ont trouvé dans les travaux de Poliakov une source inépuisable d'inspiration.

³ Poliakov, 1955, pp. 19-32. Voir aussi Carlos Lévy, « L'antijudaïsme païen : essai de synthèse », in Valentin Nikiprowetzky (dir.), *De l'antijudaïsme antique à l'antisémitisme contemporain*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1979, pp. 51-86 ; Peter Schäfer, *Judéophobie. Attitudes à l'égard des Juifs dans le monde antique* [1997], tr. fr. Édouard Gourévitch, Paris, Les Éditions du Cerf, 2003.

⁴ Poliakov, 1980a et 1985. Voir aussi Norman Cohn, *Histoire d'un mythe. La « Conspiration » juive et les Protocoles des Sages de Sion* [1966], tr. fr. Léon Poliakov, Paris, Gallimard, 1967. Poliakov et Cohn, qui entretenaient des relations amicales, travaillaient dans la même perspective sur l'antisémitisme.

Dans ses travaux, l'historien a rencontré des problèmes théoriques qu'il s'est toujours efforcé de poser avec rigueur et clarté : celui de la continuité et de la discontinuité entre les configurations judéophobes identifiables dans l'histoire, impliquant une réflexion critique sur ce qu'on pourrait appeler la « judéophobie générique » ou le « minimum judéophobe » (le noyau dur ou l'invariant observable dans toutes les variétés de haine des Juifs), celui de la place à accorder aux facteurs idéologiques dans l'explication et l'interprétation du phénomène antijuif, y compris et surtout à propos de la « Solution finale », celui des rapports entre les approches respectivement psycho-culturelle, politique et économique-sociale des formes de judéophobie, ceux, enfin, que pose à l'historien l'étude de la formation des « ismes » (racisme, eugénisme, nationalisme, antisémitisme), de leur fonctionnement, de leurs interférences (productrices de synthèses doctrinales) et plus précisément de leur passage au politique dans le monde moderne.

« Antisémitisme » et « judéophobie »

Historien certes, mais aussi anthropologue, et psychologue, et politologue, cet esprit toujours en éveil cherchait dans tout l'espace des sciences sociales et chez les philosophes de quoi éclairer ses recherches et nourrir ses réflexions sur cette « animosité haineuse⁵ » à l'égard des Juifs qu'on a pris l'habitude – depuis le début des années 1880 – d'appeler « antisémitisme », « pli » lexical que Poliakov, qui donnait sa préférence au terme « judéophobie », déplorait.

L'historien soucieux d'être le plus rigoureux possible en matière de terminologie n'a cessé de rappeler que le mot « antisémitisme », employé comme terme générique pour désigner toutes les formes d'hostilité ou de haine visant les Juifs, était inapproprié :

« Tous les travaux sur l'antisémitisme sont grevés par les ambiguïtés, voire les pièges de la terminologie. En effet, il est d'usage de parler de l'« antisémitisme chrétien », ou de celui de l'Antiquité, ce qui est absurde, car la connotation raciste du terme est évidente ; or les hiérarchies raciales n'ont surgi qu'au XVIII^e siècle. En d'autres langues, les termes génériques de *judeophobia*, ou *Judenhass*, ou *loudofobia* y suppléent, mais en France, « judéophobie » ne figure même pas dans le Grand Robert⁶. »

On ne saurait faire abstraction d'un aspect important du contexte politico-culturel dans lequel a eu lieu la fabrication du néologisme « antisémitisme » : la vulgarisation commençante des doctrines naturalistes qu'on dira plus tard « racistes » – relevant du matérialisme biologique de l'époque – a pour ainsi dire modelé, en lui donnant un nouveau langage, l'exigence de fondre l'antichristianisme et l'antijudaïsme dans une seule et même doctrine synthétique. Celle-ci, baptisée « antisémitisme », se présente à la fois comme un racisme antijuif et comme un anti-judéochristianisme culturel.

⁵ L'expression est de Marcel Simon, *Verus Israël. Étude sur les relations entre chrétiens et Juifs dans l'empire romain (135-425)*, Paris, E. de Boccard, 1948, p. 244.

⁶ Poliakov, 1994, p. 9 ; voir aussi Poliakov, 1956, pp. 7-8 ; 1973, p. 71.

En 1882, un terme mieux formé que le mot « antisémitisme » surgit : le néologisme « judéophobie ». Il est dû à l'invention lexicale de Leo Pinsker (1821-1891), qui l'introduit dans son essai intitulé *Autoémancipation*, où le médecin soucieux de l'avenir du peuple juif s'applique à réfléchir sur le sens des pogroms de 1881 en Russie et définit le projet sioniste.

Dans ses travaux d'historien, où il lui arrivait d'employer indifféremment les termes « antisémitisme » et « judéophobie » – ou encore, sans systématisme, celui-ci plutôt que celui-là –, Léon Poliakov a souvent relevé le caractère non seulement mal formé mais encore trompeur du mot « antisémitisme », comme dans ces réflexions sur le colloque qu'il avait organisé au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, en 1975, sur le thème « Ni Juif ni Grec⁷ », largement consacré aux problèmes de terminologie :

« Gavin Langmuir ne s'arrêtait pas au terme "antisémitisme" qui est pourtant encore plus absurde que celui de "racisme", puisque, étendu comme il l'est de nos jours à toutes les formes d'hostilité envers les Juifs, il assimile un schisme suivi de persécutions religieuses à un "conflit racial". Il reste que ces deux termes acquièrent droit de cité, simplement parce qu'ils furent forgés en des temps où l'existence des différenciations raciales, tant mentales ou morales que physiques, était généralement admise⁸. »

La question terminologique soulevée était d'importance, puisqu'elle revenait à pointer des présuppositions racistes et antisémites dans les désignations elles-mêmes, héritant et transmettant des modes de catégorisation propres aux phénomènes considérés⁹. C'était là mettre en garde les chercheurs contre l'emprise de deux représentations implicites et corrélatives, fonctionnant comme des évidences naïvement reconduites : celle d'une « définition raciste du racisme¹⁰ », et celle d'une définition antisémite de l'antisémitisme. Deux cercles vicieux à l'image l'un de l'autre. Les utilisateurs des termes « racisme » et « antisémitisme » se constituent ainsi, sans le savoir, en « otages de la mythologie raciale¹¹ ». Revanche inaperçue de l'idéologie raciale, présente dans les vocables utilisés par les milieux antiracistes. En 1981, Poliakov résume sans fard, par l'énoncé d'un paradoxe, ce qu'il pense avoir constitué la leçon du colloque de 1975 :

« Le résultat principal fut de conclure que les termes mêmes "antisémitisme" et "racisme" (...) contribuent à perpétuer, dans leur impropriété et dans leurs contradictions internes, le phénomène qu'ils servent à décrire et qui, depuis l'ère nazie, ne cesse d'être dénoncé à titre d'un mal universel. En effet, ces termes suggèrent invinciblement que la "race" (sémite ou quelconque) est une cause de ce mal et, partant, qu'elle fut et reste une réalité en soi, laquelle peut modeler de manière

⁷ Voir Léon Poliakov (dir.), *Ni Juif ni Grec. Entretiens sur le racisme*, Paris/La Haye, Mouton, 1978 (actes du colloque tenu du 16 au 20 juin 1975 au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle).

⁸ Poliakov, 1981a, p. 253. Voir Gavin I. Langmuir, *History, Religion, and Antisemitism*, Berkeley & Los Angeles, University of California Press, 1990, en partic. pp. 275-305.

⁹ Voir, dans l'ouvrage dirigé par Poliakov, *Ni Juif ni Grec*, les remarques critiques de ce dernier (pp. 7-22) et de Gavin I. Langmuir (pp. 179-190).

¹⁰ La formule est de Colette Guillaumin, *L'Idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris/La Haye, Mouton, 1972, p. 64. Voir aussi Léon Poliakov, 1981a, p. 250.

¹¹ Poliakov, 1981a, p. 250. Voir aussi Poliakov, 1989, p. 188.

décisive le devenir humain, comme le pensèrent (...) les dogmaticiens du "racisme". Tout se passe donc, dans la pratique quotidienne, comme si le phénomène en question cherchait à se perpétuer même par le biais de l'antiracisme, à l'aide d'un mauvais tour joué par l'usage de la langue¹². »

Sans prétendre bouleverser les usages langagiers, Poliakov ne cachait pas sa préférence pour le terme générique de « judéophobie », réservant – en règle générale – le mot « antisémitisme » pour désigner la configuration judéophobe moderne caractérisée par la « racialisation » du discours et de l'imaginaire antijuifs¹³. Il donnait lui-même l'exemple du réformisme terminologique en renvoyant à la « judéophobie » de Tacite¹⁴ ou à celle des Pères de l'Église grecs¹⁵, et en identifiant les étapes d'une « agitation qui, successivement antimosaïque, antijuive, antisémite et antisioniste, dure depuis plus de trois millénaires¹⁶ ». Mais, compte tenu des habitudes langagières, le flottement terminologique lui paraissait difficilement éliminable¹⁷. Les réformes lexicales se heurtent à l'usage, et l'historien prudent doit tant bien que mal, au prix d'un certain flou conceptuel, recourir aux « mots de la tribu ».

La haine la plus longue

C'est autour d'une interrogation fondamentale sur la « haine » que les travaux de Poliakov se sont déployés. L'historien s'est fait anthropologue en ne séparant pas l'étude de « la haine la plus longue¹⁸ », la haine antijuive, d'investigations comparatives sur des haines fixées sur d'autres groupes humains ou d'autres entités supposées menaçantes, fussent-elles chimériques. Devenu un savant inquiet doublé d'un sceptique souriant, Poliakov a reconstruit ainsi la question de départ qui le conduisit au métier d'historien : « Pourquoi a-t-on voulu me tuer ? » Il était mû par une passion noble : le désir de comprendre, qui l'a entraîné au-delà des minutieuses descriptions du « comment » par lesquelles il s'est initié au métier d'historien. Affronter le « pourquoi ? », c'était pour lui se risquer à identifier une origine ou un facteur déterminant.

Pour rendre compte de la permanence et de l'intensité de la judéophobie dans ses multiples formes historiques, Poliakov a émis une première hypothèse explicative, fondée sur un trait distinctif de la culture biblique : la coupure radicale établie par les anciens Hébreux entre le monde humain et le monde animal, alors que les autres peuples affectionnaient les hybrides, croyaient à l'interfécondité des dieux, des hommes et des bêtes¹⁹. Ce fantasme des êtres hybrides, l'historien du racisme l'a

¹² Poliakov, 1981a, p. 225 (souligné dans le texte) ; 1999, pp. 254-255. Voir aussi Poliakov, 1993, p. 83, ainsi que l'importante contribution de Poliakov (1977b) au colloque « L'Idée de race dans la pensée politique française contemporaine ».

¹³ Poliakov, 1977a, pp. 11, 27 sq., 53 sq., 335 sq.

¹⁴ Poliakov, 1994, p. 11.

¹⁵ *Ibid.*, p. 257.

¹⁶ *Ibid.*, p. 406.

¹⁷ Poliakov, 1989, p. 188. Sur la question, voir Pierre-André Taguieff, « Que signifie haïr les Juifs au XXI^e siècle ? », étude publiée en postface à : Michaël Bar-Zvi, *Philosophie de l'antisémitisme* [1985], nouvelle édition revue, St-Victor-de-Mor, Les provinciales, 2019, pp. 161-218.

¹⁸ Voir Robert S. Wistrich, *Antisemitism: The Longest Hatred*, Londres, Thames Methuen, 1991.

¹⁹ Poliakov, 1971a, en particulier pp. 347-351 ; 1978b, pp. 742-743. C'est sur le rôle de « cause fondamentale de la haine des Juifs » joué par ce « facteur unique » que porte la critique de Maxime Rodinson, « Quelques thèses critiques sur la démarche poliakovienne », in Maurice Olender (dir.), *Pour Léon Poliakov. Le Racisme. Mythes et sciences*,

retrouvé chez certains philosophes des Lumières, croyant à la fécondité des unions interspécifiques et en particulier à la possibilité d'hybrides hommes/singes²⁰. Poliakov inscrit le rejet de la naturalisation de l'homme au cœur du récit biblique : « L'exclusivisme religieux de la Loi de Moïse est aménagé de manière à rappeler à l'homme, à l'occasion de toutes les conduites de la vie, sa position unique dans le monde.²¹ »

Si le récit biblique « refuse de se complaire aux fantastiques alliances qui abondent dans les autres mythologies », c'est là peut-être en raison d'une prise de conscience de ce que – pour le dire dans le langage contemporain – l'homme est un être « culturel » et non « naturel ». Mais la tradition de Moïse, « la seule à sevrer l'homme de la nature, à combattre féroce ment les idoles en bois et en pierre », ayant décrété illusoire, voire sacrilège le désir d'une fusion avec la mère-Nature²², n'a cessé de susciter « une résistance permanente, et des résistances et des haines qui allaient en même temps à ces porteurs incarnés de l'Ancien Testament qu'étaient, aux yeux du monde, les Juifs – quoi que ceux-ci puissent dire et faire²³ ». Ces résistances à la démythologisation, selon Poliakov qui s'inspire explicitement ici des leçons de la psychanalyse, seraient à l'origine des attitudes judéophobes.

Cette rupture avec la Nature, instauratrice de l'humain, a un corollaire : la thèse de la filiation commune de tous les hommes, comme si le monothéisme appelait un monogénisme radical. Et fondait par là même l'exigence d'égalité comme norme universelle. Poliakov citait volontiers le Talmud à ce propos : « Pourquoi enseigne-t-on qu'Adam est le père de tous les hommes ? Pour que nul ne puisse dire à autrui : Mon père est plus grand que le tien²⁴. » Que toutes les variétés de l'espèce humaine doivent être considérées comme issues d'un « même père », que tous les groupes humains possèdent une ascendance commune, c'est la croyance qui fonde symboliquement le principe d'universelle fraternité entre les hommes. C'est précisément cette thèse de l'unité du genre humain que les naturalistes polygénistes du XVIII^e siècle et du XIX^e ont mise en doute au nom de la « science de l'homme²⁵ », ouvrant la voie au racialisme (terme désignant les théories à prétention explicative fondées sur l'idée de race) et au racisme (idéologie politique comportant un programme normatif et prescriptif : ségréguer, discriminer, expulser, exterminer).

L'idéologie politique qui vient légitimer, dans le dernier tiers du XIX^e siècle, cette vision du conflit irrémédiable entre des races-espèces dotées de natures différentes et compatibles, c'est le « darwinisme social » impérialiste²⁶. Poliakov rejoint sur ce point Hannah Arendt qui, dans *Les Origines du totalitarisme*, montrait que la naturalisation

Bruxelles, Éditions Complexe, 1981, pp. 319-320. Sur la question des hybrides, voir Poliakov, 1975b (repris in Poliakov, 2003, pp. 157-170).

²⁰ Poliakov, 1975b (référence faite à Locke, Voltaire, Maupertuis, etc.).

²¹ Poliakov, 1971a, p. 350.

²² Poliakov (1971a, p. 351, note 1), qui fait l'hypothèse d'une indifférenciation primitive et des tendances à la régression vers un stade archaïque préalable à l'individuation, renvoie sur ce point à la théorie freudienne du narcissisme, telle qu'elle est exposée par Sigmund Freud dans *Pour introduire le narcissisme* (1914), in S. Freud, *La Vie sexuelle*, tr. fr. Jean Laplanche et al., Paris, PUF, 1969, pp. 81-105 ; ainsi qu'au livre de son ami Béla Grunberger, *Le Narcissisme. Une étude psychanalytique*, Paris, Payot, 1971.

²³ Poliakov, 1971a, p. 351.

²⁴ Talmud de Babylone, *Traité Sanhédrin*, 59b ; cité par Poliakov, 1989, p. 287.

²⁵ Poliakov, 1971a, pp. 173-181, 304-345, 348.

²⁶ Poliakov, 1971a, pp. 304-345.

radicale de l'espèce humaine, en lui faisant perdre son unité, a jeté les hommes modernes dans les guerres de races :

« Si l'idée d'humanité, dont le symbole le plus décisif est l'origine commune de l'espèce humaine, n'a plus cours, alors rien n'est plus plausible qu'une théorie selon laquelle les races brunes, jaunes et noires descendent de quelque espèce de singes différente de celle de la race blanche, et qu'elles sont toutes destinées par nature à se faire la guerre jusqu'à disparaître de la surface du globe²⁷. »

L'hypothèse que l'historien-anthropologue a finalement retenue sur l'origine de la haine antijuive, au terme d'une vie consacrée pour l'essentiel à l'étudier sous tous ses aspects, se fonde sur le scandale provoqué par l'opposition du judaïsme au sacrifice d'enfants. À propos de « l'ancêtre Abraham », qu'il ait été ou non un « personnage mythique », Poliakov note avec simplicité : « Un nomade du Proche-Orient, se dressant à une époque incertaine contre une coutume suivie sur tout le pourtour de la Méditerranée, décida de mettre un terme aux sacrifices humains²⁸. » La judéophobie aurait pour origine une réaction contre l'ensemble des interdits juifs fondant le respect de la vie humaine, et plus particulièrement de la vie des enfants. L'excellent témoin de son temps qu'était Tacite s'en étonnait et s'en indignait :

« (...) Ils ont un grand soin de l'accroissement de la population. Ils regardent comme un crime de tuer un seul des enfants qui naissent ; ils croient immortelles les âmes de ceux qui meurent dans les combats ou les supplices ; de là leur amour d'engendrer et leur mépris de la mort²⁹. »

Dans ses premières réflexions sur le génocide nazi des Juifs, Poliakov avait rencontré la question : s'il a eu crime contre l'humanité, c'est, suggérait-il, parce que l'opération génocidaire a commencé par la mise à part du groupe à détruire (par des pratiques de discrimination et de ségrégation, puis de sélection ou de tri) et, au moment de la mise en œuvre du programme d'extermination, n'a pas épargné les enfants, considérés comme des ennemis potentiels³⁰. Ce qui indique la volonté de détruire une « espèce » en tant que telle³¹. La négation du droit des Juifs à l'existence a commandé l'accomplissement de leur extermination. Le nazisme fut « un totalitarisme pour lequel, en dehors de la race des Seigneurs, il n'exista pas d'enfants innocents³² ».

Entre bestialisation et démonisation (complotisme antisioniste et négationnisme)

Lorsqu'il s'efforçait de faire comprendre la spécificité du phénomène historique couramment nommé « antisémitisme³³ », Poliakov insistait pédagogiquement sur la

²⁷ Hannah Arendt, *L'Impérialisme* [II^e partie de *The Origins of Totalitarianism*], tr. fr. Martine Leiris, Paris, Fayard, 1982, p. 66.

²⁸ Poliakov, 1994, pp. 15-16.

²⁹ Tacite, cité par Poliakov, 1994, pp. 11-12. Voir aussi Poliakov, 1993, p. 84.

³⁰ Poliakov, 1951.

³¹ Voir Alain Renaut, « Le crime contre l'humanité, le droit humanitaire et la Shoah », *Philosophie*, n° 67, septembre 2000, pp. 24-25 (qui se réfère à Poliakov, 1951 ; nouvelle édition, 1986).

³² Poliakov, 1983b, p. 9.

³³ Voir Poliakov, 1987, p. 39, où l'historien ouvre ainsi sa communication : « Je vais commencer par l'impropriété du terme *antisémitisme*. » Si le terme « antisémitisme » est inapproprié, c'est parce que « l'espèce humaine ne se laisse pas partager en "races" », et qu'il n'existe rien de tel qu'une « race sémite » ou « sémitique » (*ibid.*).

distinction analytique entre bestialisation et diabolisation. Si, dans l'Évangile de Jean et l'Apocalypse, les Juifs sont « explicitement "satanisés"³⁴ », le racisme « ne se développe qu'au début des temps modernes dans la foulée des grandes découvertes et il correspond surtout à une *bestialisation*³⁵ ». Les catégorisations négatives de l'altérité oscillent entre l'*infériorisation* de l'autre qui, animalisé ou bestialisé, devient objet de mépris ou de répulsion (sauvages, barbares, « non évolués », étrangers, « monstres », femmes-sorcières, etc.), et la *démonisation* terrifiante de l'autre par son assimilation au diable ou à un démon, objet de crainte et de haine, avec lequel se construit la figure de l'ennemi absolu, contre lequel tout est permis, y compris l'extermination physique totale³⁶.

Si le mot « racisme » est toujours utilisé alors qu'a disparu le monde où l'on « croyait à l'existence et à la hiérarchie des races humaines », c'est pour désigner de façon générale, comme le mot « antisémitisme » dans ses usages courants, des « haines collectives qui génèrent des persécutions et des massacres³⁷ ». Le terme générique « hétérophobie » a été proposé par Albert Memmi³⁸, sans être retenu par l'usage (alors même qu'il était bien formé et ne suggérait pas de fausses interprétations comme les mots « racisme » ou « antisémitisme »), pour catégoriser l'ensemble des formes de rejet ou d'exclusion, de mise à part ou à l'écart de tel ou tel groupe humain, accompagnées de passions négatives plus ou moins intenses et de violences pouvant aller jusqu'à l'extermination d'un groupe humain.

Mais, dès la fin des années 1960, Poliakov va plus loin dans la critique démystifiante, au risque de choquer les esprits « politiquement corrects », en pointant l'envers d'un certain « antiracisme », comme il le fait dans son introduction au *Mythe aryen*, paru en 1971 :

« (...) Si au début de ce siècle encore, l'Occident se complaisait dans le sentiment de sa supériorité civilisatrice, le plus souvent conçue comme congénitale et "aryenne", le cataclysme hitlérien a fait bannir ces notions de la vie politique et publique, au point d'introduire une nouvelle confusion entre la science et l'éthique. Au-delà d'un bilan de nos connaissances anthropologiques actuelles, l'antiracisme a été promu au rang d'une orthodoxie dogmatique, qui en cette qualité n'admet pas la critique et entrave donc la réflexion. De là, une autocensure, qui s'exerce également d'une manière largement rétroactive, en ce sens que les auteurs de tous ordres, les historiens en particulier, ont tendance à

³⁴ Poliakov, 2003, p. 213.

³⁵ Poliakov, 1987, p. 40.

³⁶ La distinction entre animalisation (ou bestialisation) et démonisation (ou diabolisation) a été utilisée en tant qu'outil conceptuel dans un certain nombre de travaux sur « le racisme et l'antisémitisme ». Voir par exemple Pierre-André Taguieff, *La Force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, La Découverte, 1988, rééd., Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990, pp. 166-169, 174-176, etc. ; *id.*, *La Nouvelle Propagande antijuive*, Paris, PUF, 2010, pp. 12-16, 149-157 ; Philippe Burrin, « Nazi Antisemitism: Animalization and Demonization », in Robert S. Wistrich (ed.), *Demonizing the Other: Antisemitism, Racism and Xenophobia* [1999], rééd., Londres & New York, Routledge, 2003, pp. 223-235.

³⁷ Poliakov, 1987b, p. 40.

³⁸ Voir Albert Memmi, *Le Racisme. Description, définition, traitement*, Paris, Gallimard, 1982. Pour une discussion critique, voir Pierre-André Taguieff, « Réflexions sur la théorie du racisme et la nouvelle question antiraciste », in Jeanyves Guérin (éd.), *Albert Memmi écrivain et sociologue*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1990, pp. 99-137 (en partic. pp. 132-137) ; *id.*, *Les Fins de l'antiracisme*, Paris, Éditions Michalon, 1995, pp. 38-42, 283 sq.

l'appliquer au legs de la pensée moderne, pour le réinterpréter en conséquence, plus ou moins à leur insu. Tout se passe comme si par honte ou par peur d'être raciste, l'Occident ne veut plus l'avoir jamais été, et délègue à des figures mineures (Gobineau, H. S. Chamberlain, etc.) la fonction de boucs émissaires. Un vaste chapitre de la pensée occidentale se trouve escamoté de la sorte, et cet escamotage équivaut, du point de vue psychologique ou psycho-historique, à un refoulement collectif de souvenirs troublants ou de gênantes vérités³⁹. »

Poliakov soutient la thèse que, dans la modernité, le destin de la haine antijuive est lié, d'une part, au développement de la science, avec son inévitable rejeton, le « scientisme », puissant mode de légitimation de toute « mise à l'écart » des populations jugées « indésirables », et, d'autre part, à certaines « idées généreuses » qui ont mal tourné, liées au « progressisme » politique, comme en témoigne un certain « antiracisme » contemporain, par lequel se légitime l'antisionisme radical ou absolu, celui qui prône la destruction d'Israël comme « État raciste » tout en diabolisant « les sionistes » comme « racistes ». Il y a là un terrible paradoxe, le paradoxe tragique de l'histoire du peuple juif dans la deuxième moitié du XX^e siècle, après la Shoah et la création de l'État d'Israël : la réactivation des passions antijuives dans un contexte où elles auraient dû avoir disparu et se réduire à de marginales résurgences. Or, les passions antijuives renaissent, se reformulent en s'adaptant aux représentations dominantes, s'habillent de nouvelles intellectualisations et surtout prennent une extension planétaire au cours des années 1960.

Poliakov était particulièrement sensible à ce paradoxe tragique, lui qui consacrait en 1951, avec une émotion contenue et une pointe de mélancolie, les dernières lignes de la conclusion du *Bréviaire de la haine* à la naissance d'Israël :

« La réalité juive (...) a choisi. La création d'une patrie : telle fut sa véritable réponse. Et l'on pourrait dire que tout se passe comme si, las de vivre au sein des nations du monde et d'exprimer quelque message ou mission mystérieuse, las d'incarner le destin humain, celui de l'Homme par excellence, le peuple d'Israël, après sa dernière, sa plus terrible saignée, s'est replié sous sa tente⁴⁰. »

C'est à la diffusion mondiale de la vulgate « antisioniste » que Poliakov consacra deux essais importants, le premier publié après la première « mondialisation » des thèmes d'accusation « antisionistes », à la suite de la Guerre des Six Jours (juin 1967) : *De l'antisionisme à l'antisémitisme*, paru en 1969, le second rédigé en réaction à la flambée de haine anti-israélienne alimentée par une présentation biaisée des massacres de Sabra et Chatila, lors de l'invasion du Liban par l'armée israélienne à l'été 1982 : *De Moscou à Beyrouth. Essai sur la désinformation*, paru en 1983. L'historien

³⁹ Poliakov, 1971a, pp. 17-18. Voir aussi Poliakov, 1993, pp. 82-83. Sur Gobineau, abordé par l'historien hors des idées toutes faites et des clichés indéfiniment transmis par les dictionnaires, voir Poliakov, 1971a, pp. 206-209, 239-244 (sur les Juifs, objet d'éloge : pp. 241-242) ; 1975b ; 1989, p. 249. Voir aussi mon livre (dédié à Léon Poliakov) : *La Couleur et le Sang. Doctrines racistes à la française* [1998], nouvelle éd. refondue, Paris, Fayard/Mille et une nuits, 2002, pp. 35-83.

⁴⁰ Poliakov, 1951, p. 358.

attentif aux évolutions du temps présent pointe alors la part considérable prise par le monde communiste à la formation de l'antisionisme radical, mais ne néglige pas pour autant le rôle légitimatoire croissant joué par l'antijudaïsme musulman dans l'expansion de cette nouvelle figure de la judéophobie⁴¹, centrée sur la démonisation d'Israël et du « sionisme ». Mais la démonisation du Juif en tant que « comploteur » international prévaut, la bestialisation (les Juifs assimilés aux « porcs » et aux « singes ») est toujours présente dans les représentations sociales du monde arabo-musulman, comme le montrent les prêches des islamistes, les articles de presse ou les caricatures « antisionistes ». Les stéréotypes antijuifs véhiculés par la propagande « antisioniste », depuis que le Web en constitue un instrument privilégié, ont été mondialement diffusés.

À la fin des années 1970, Poliakov fut l'un de ceux qui, tels Pierre Vidal-Naquet ou Claude Lanzmann, comprirent que le négationnisme lancé en France par Robert Faurisson et ses disciples d'ultra-gauche annonçait une nouvelle vague judéophobe, dont le sens politique était à chercher dans l'antisionisme radical⁴². Car la négation de l'existence des chambres à gaz en tant qu'instruments de mise à mort fonctionnant dans certains camps nazis et plus généralement celle du génocide hitlérien des juifs d'Europe avaient pour principal objectif de délégitimer l'État d'Israël, supposé tenir sa légitimité d'être un État-refuge pour les rescapés du génocide. En outre, les négationnistes réactivaient un vieux thème d'accusation antijuif, celui de mensonge⁴³, sous une formulation nouvelle : les Juifs (ou « les sionistes ») seraient coupables d'avoir inventé de toutes pièces leur génocide par l'Allemagne nazie et fait croire au monde entier ce « bobard » (expression de Faurisson), afin de culpabiliser tous les pays européens ayant collaboré au « prétendu génocide » et d'obtenir des réparations substantielles. Le peuple juif était ainsi accusé d'imposture et d'escroquerie.

L'offensive négationniste semblait répondre à la demande de tous ceux qui voulaient récuser le droit d'Israël à l'existence en refaisant des Juifs un peuple haïssable. Poliakov a aussitôt pris conscience de la gravité des attaques. C'est pourquoi il fut l'un des principaux initiateurs de la déclaration solennelle publiée le 21 février 1979 dans le journal *Le Monde*, sous le titre : « La politique hitlérienne d'extermination : une déclaration d'historiens », et signée par trente-quatre historiens de grand renom. Cette prise de conscience collective, en France, a permis d'isoler les négationnistes et de les marginaliser⁴⁴. Mais leurs campagnes se sont multipliées hors de France, notamment aux États-Unis, en Australie ou dans le monde arabo-

⁴¹ Poliakov, 1974.

⁴² Robert Faurisson avait publié dans *Le Monde*, le 29 décembre 1978, un article intitulé : « "Le problème des chambres à gaz" ou "la rumeur d'Auschwitz" ». Georges Wellers (collaborateur du C.D.J.C.) lui répond dans la même livraison du quotidien. Le lendemain, Olga Wormser-Migot réagit à son tour par une mise au point : « La solution finale ». Le 16 janvier 1979, Faurisson répond aux critiques par une lettre publiée en droit de réponse. C'est le vrai point de départ de la polémique, qui va s'amplifier durant l'année 1979 et se poursuivre en 1980.

⁴³ Hitler, par exemple, cite dans *Mein Kampf* ce mot de Schopenhauer : le Juif est « le grand maître en fait de mensonges » (*Mein Kampf*, tr. fr. J. Gaudefroy-Demombynes et A. Calmettes, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1934, p. 305).

⁴⁴ Voir Valérie Igounet, *Histoire du négationnisme en France*, Paris, Le Seuil, 2000 ; Henry Rousso, *Le Dossier Lyon III. Le rapport sur le racisme et le négationnisme à l'université Jean-Moulin*, Paris, Fayard, 2004.

musulman⁴⁵. Poliakov avait vu juste : le négationnisme est l'un des principaux vecteurs de la nouvelle judéophobie à base « antisioniste ».

L'antisionisme radical

La réduction diabolisante du sionisme à « une forme de racisme⁴⁶ », renforcée par les amalgames polémiques entre le sionisme et le nazisme (d'où l'accusation de « génocide » visant « les sionistes »), est venue s'articuler avec l'une des représentations « antisionistes » les plus diffusées après l'épisode décisif que Poliakov appelait « le tournant de la guerre des Six Jours⁴⁷ » : Israël belliciste (et/ou impérialiste), voire Israël « cause de la Troisième Guerre mondiale ». Le « complot sioniste mondial » remplace alors le « complot judéo-maçonnique » comme le « complot judéo-bolchevique ». Le slogan « sionistes assassins », lancé pour accuser les Israéliens de tuer des enfants palestiniens, recycle la vieille accusation de meurtre rituel⁴⁸. C'est sur la base de la criminalisation et de la nazification du sionisme et d'Israël que s'opèrent depuis la fin du XX^e siècle les confluences entre la propagande palestinienne ou pro-palestinienne (sionisme = racisme = génocide), le discours de l'islamisme radical (démonisant les « judéo-croisés ») et celui de la nouvelle extrême gauche, dans lequel l'ennemi absolu est caractérisé comme « américano-sioniste⁴⁹ ». Ce paysage mondial répulsif n'a pris ses couleurs apocalyptiques qu'après les attentats du 11 septembre 2001, mais Poliakov en a décrit les prémises.

En 1981, dans un entretien, Poliakov suggérait que les attaques contre les Juifs ne pouvaient plus être frontales, qu'elles devaient être lancées en faisant des détours, en se greffant sur l'actualité. Cette nouvelle judéophobie « opportuniste » s'est déployée en effet, depuis les années 1960, en saisissant diverses occasions, en instrumentalisant des types de situation ou de mobilisation aussi différents que la cause palestinienne (célébrée dans la rhétorique anticolonialiste de la « libération des peuples »), les deux guerres d'Irak (attribuée à un « complot américano-sioniste ») ou la dénonciation de « l'islamophobie » par les islamistes et leurs alliés (déclarés ou non). Ce fonctionnement « opportuniste » des attaques antijuives marque assurément l'entrée dans un nouveau régime de judéophobie :

« L'antisémitisme aujourd'hui existe, mais il est refoulé, on continue à le censurer. On n'ose pas le manifester. Il serait difficile de faire un nouveau statut des Juifs, par exemple. Je ne crois pas que les ennuis antisémites

⁴⁵ Voir Deborah E. Lipstadt, *Denying the Holocaust: The Growing Assault on Truth and Memory* [1993], with a New Preface by the Author, Londres, Penguin Books, 1994 ; Michael Shermer and Alex Grobman, *Denying History: Who Says the Holocaust Never Happened and Why Do they Say it ?*, Berkeley, Los Angeles & Londres, University of California Press, 2002.

⁴⁶ En novembre 1975, l'Assemblée générale de l'ONU adopta la Résolution 3379 condamnant le sionisme comme « une forme de racisme et de discrimination raciale ». Cette honteuse Résolution ne sera abrogée que le 16 décembre 1991. Mais la Conférence de Durban (31 août-8 septembre 2001) a montré que la démonisation « antiraciste » d'Israël et du « sionisme » restait le principal geste rituel des nouveaux judéophobes. Voir Pierre-André Taguieff, *Prêcheurs de haine. Traversée de la judéophobie planétaire*, Paris, Mille et une nuits, 2004, pp. 336-340.

⁴⁷ Poliakov, 1983a, pp. 107-136. Voir aussi Poliakov, 1969, pp. 158 sq. ; 1973, pp. 32, 225-226 ; 1994, pp. 385, 404-405.

⁴⁸ Voir Pierre-André Taguieff, *Criminaliser les Juifs. Le mythe du « meurtre rituel » et ses avatars (antijudaïsme, antisémitisme, antisionisme)*, Paris, Hermann, 2020.

⁴⁹ Voir mes livres *La Nouvelle Judéophobie* (Paris, Mille et une nuits, 2002), *Prêcheurs de haine* (op. cit.), *La Judéophobie des Modernes* (Paris, Odile Jacob, 2008), *La Nouvelle Propagande antijuive* (op. cit.) ; *Israël et la question juive*, St-Victor-de-Mor, Les provinciales, 2011 ; *Judéophobie, la dernière vague*, Paris, Fayard, 2018.

puissent venir autrement qu'en séquences d'autre chose. Pas directement⁵⁰. »

Conscient des nouveaux périls, Poliakov est resté lucide, ne sombrant jamais dans le catastrophisme ni dans un dolorisme complaisant. S'il est vrai que les Juifs sont de nouveau menacés, et que la judéophobie, après le court apaisement de la période post-nazie, renaît sous de nouvelles formes, il est tout aussi vrai qu'elle n'est pas la seule chose qui arrive aux Juifs, ni l'unique cause de ce qui leur arrive. L'histoire des Juifs ne se réduit pas à l'histoire de la haine des Juifs.

Face aux accusations démonisantes visant les Juifs (mais la même question se pose à l'égard d'autres groupes minoritaires), on pose en général la question « Que faire ? ». On connaît la réponse ordinaire des milieux militants : lutter contre les préjugés et les stéréotypes, les démonter, les déconstruire. Et ne pas hésiter à compléter l'examen critique par des poursuites devant les tribunaux afin de produire un « effet d'intimidation » (*chilling effect*)⁵¹. En temps de paix, et dans les démocraties pluralistes qui se sont dotées d'une législation antiraciste, ces deux modes d'action couplés fonctionnent tant bien que mal. Il n'en va pas de même dans des contextes de crise, ni, *a fortiori*, dans des situations de guerre. L'antiracisme n'est pas fait pour affronter le tragique de l'Histoire.

Il est vrai que l'action antiraciste présuppose un certain optimisme historique, impliquant une surestimation des effets possibles de la critique et plus largement de la lutte intellectuelle. L'historien, le psychologue ou le sociologue peuvent croire en effet qu'en dissipant fantasmes et chimères, en réfutant les accusations mensongères par l'établissement des faits sur la base de documents de divers ordres, ils défendent efficacement le peuple juif contre la diffamation. Non sans une certaine sévérité, Poliakov attirait l'attention des intellectuels, privilégiant par idéologie professionnelle l'examen critique des doctrines antijuives élaborées, sur les formes apparemment anodines de judéophobie, celles qu'on rencontre dans les idées reçues et les stéréotypes les plus courants (« Les Juifs sont riches », « Ils ont trop de pouvoir », « Ils sont partout dans les médias », « sionisme = racisme », etc.) :

« Ceux qui ne dénoncent pas l'antisémitisme sous sa forme primitive et élémentaire, au seul motif qu'elle est si primitive, devront affronter la question de savoir si par là même, ils ne donnent pas secrètement leur assentiment aux antisémites partout dans le monde⁵². »

Dans un entretien publié en 1981, Poliakov réaffirmait qu'il était « viscéralement sioniste », en précisant : « J'entends par là que toute menace sur la sécurité d'Israël m'émeut profondément⁵³. » Il rejoignait ainsi son ami Raymond Aron, qui écrivait à la veille de la guerre des Six-Jours : « Si les grandes puissances, selon le calcul froid de leurs intérêts, laissent détruire le petit État [d'Israël] qui n'est pas le mien, ce crime, modeste à l'échelle du nombre, m'enlèverait la force de vivre⁵⁴. » Mais les

⁵⁰ Poliakov, 1981b, p. 10.

⁵¹ Voir Cass R. Sunstein, *Anatomie de la rumeur* [2009], tr. fr. Parick Hersant, Genève, Éditions Markus Haller, 2012, pp. 137-139.

⁵² Poliakov, 1992, p. 104.

⁵³ Poliakov, 1981b, p. 7.

⁵⁴ Raymond Aron, « Face à la tragédie » (écrit le 4 juin), *Le Figaro littéraire*, 12 juin 1947, in R. Aron, *Essais sur la condition juive contemporaine*, textes réunis et annotés par Perrine Simon-Nahum, Paris, Éditions de Fallois, 1989, pp. 106-107.

diffamateurs du sionisme et d'Israël ne font pas que mettre en danger les Israéliens, en justifiant ceux qui veulent détruire l'État hébreu. Ils s'attaquent aussi directement à l'identité juive, en ce que l'existence d'Israël a ranimé le judaïsme diasporique⁵⁵.

Mais en même temps, dès 1961, dans l'avant-propos du tome II de son *Histoire de l'antisémitisme*, Poliakov ne cachait pas la mélancolie qui assaillait en lui l'homme de pensée à l'œil dessillé :

« L'étude de la littérature passionnée, consacrée depuis deux millénaires à ce sujet, de ces flots d'encre qui précédèrent ou qui suivirent les flots de sang, a souvent conduit l'auteur à se demander si les écrits ou initiatives en faveur des Juifs ne concouraient pas, en fin de compte, au même but que les écrits qui les attaquaient, en tant qu'instruments d'un immense concert qui assurait la pérennité de l'antisémitisme⁵⁶. »

L'espoir d'un incrédule

Poliakov ne séparait pas investigations scientifiques, souci éthique et discussion épistémologique. Lecteur inventif de Sigmund Freud et de Jean Piaget, de Lucien Lévy-Bruhl et de Léon Brunschvicg, de Max Weber, de Karl Popper, de Claude Lévi-Strauss et de Raymond Aron, sachant se laisser inspirer par une remarque d'Albert Einstein, de Manès Sperber ou d'Alexandre Kojève, d'Alexis Philonenko ou de Leszek Kolakowski, Léon Poliakov fut un savant modeste et un penseur exigeant. Un maître aussi, un initiateur, un incitateur, un éveillé. Avec un intarissable humour, et une ironie légère, qu'il pratiquait d'abord envers lui-même. Lorsqu'on lui demandait ce qu'était pour lui le judaïsme, il répondait par une boutade, citant par exemple un mot d'esprit d'Emmanuel Levinas : « Le judaïsme est devenu une profession libérale. » Cet érudit aux intuitions fortes se montrait soucieux de rester lisible alors même qu'il s'engageait dans des analyses subtiles, refusant les préciosités obscures du style mis à la mode par les lacaniens et les heideggériens de Paris dans les années 1960 et 1970. Après avoir accédé par des chemins détournés à la consécration universitaire, Poliakov fut un chercheur et un guide intellectuel d'une générosité sans pareille, un directeur de recherche étranger à tout dogmatisme, ouvert à toutes les problématiques, discutant toutes les hypothèses susceptibles d'être en contradiction avec les siennes.

Dans ses *Mémoires* publiés en 1981, revenant sur les illusions « progressistes » qu'il partageait encore, dans les années 1950 et 1960, avec les « Juifs assimilés » de sa génération, Poliakov note avec l'auto-ironie qu'il pratiquait ordinairement : « J'ignorais qu'on n'exorcise pas un mal millénaire à l'aide d'une argumentation rationnelle. J'ignorais qu'en yiddish et en hébreu l'antisémitisme porte le nom de Mal, tout court⁵⁷. » Poliakov faisait ici référence au mot « méchanceté » (*rish'ut, risches*). Or, la méchanceté, qui est l'intention consciente de faire souffrir autrui, constitue l'expression même du mal moral, comme l'a montré Vladimir

⁵⁵ Poliakov, 1981b, p. 9.

⁵⁶ Poliakov, 1961, p. X.

⁵⁷ Poliakov, 1981a, p. 185 (1999, p. 209).

Jankélévitch⁵⁸. La lucidité peut ainsi disposer au sens du tragique.

En 1989, à 79 ans, Poliakov disait s'être inscrit dans la lignée de ceux que l'on appelle les « docteurs de l'incrédule », et ne cachait pas qu'il était pessimiste, « par âge comme par tempérament⁵⁹ ». Il reconnaissait volontiers que son travail d'historien avait contribué à fortement « nuancer » chez lui la croyance au progrès. Et il rappelait à ceux qui le questionnaient sur l'avenir que « les historiens ne sont pas des prophètes⁶⁰ ». Il a en vérité fait plus que relativiser la thèse du progrès dans l'Histoire : il en a montré les funestes conséquences. Une façon pour ce Juif dépouillé, sans affectation, de répéter à l'âge des idéologies le geste inaugural de la destruction des idoles. Mais son dernier mot aura été : « Il faut toujours espérer⁶¹. » Indice pudique d'une fidélité à l'orientation biblique.

Pierre-André Taguieff⁶²

Bibliographie sélective de Léon Poliakov (ouvrages, articles et entretiens cités)

Poliakov, 1951. L. Poliakov, *Bréviaire de la haine. Le III^e Reich et les Juifs*, préface de François Mauriac, Paris, Calmann-Lévy, 1951.

Poliakov, 1955. L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, t. I : *Du Christ aux Juifs de Cour*, Paris, Calmann-Lévy, 1955.

Poliakov, 1956. L. Poliakov, *Petite histoire de l'antisémitisme*, Paris, Comptoir du Livre du Keren Hasefer, 1956.

Poliakov/Wulf, 1959. L. Poliakov et J. Wulf, *Le III^e Reich et les Juifs* [1955], tr. fr. avec le concours du C.D.J.C., Paris, Gallimard, 1959.

⁵⁸ Vladimir Jankélévitch, *Le Mal*, Paris & Grenoble, B. Arthaud, 1947, pp. 99-132.

⁵⁸ Poliakov, 1989, p. 264.

⁵⁹ Poliakov, 1989, p. 264.

⁶⁰ Poliakov, 1984, p. 64.

⁶¹ Poliakov, 1989, p. 263.

⁶² Philosophe, politiste et historien des idées, Pierre-André Taguieff, né à Paris le 4 août 1946, est directeur de recherche au CNRS. Il a enseigné notamment à Paris VII (1978-1984), à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et au Collège international de philosophie (1983-1986), à l'Université libre de Bruxelles (Chaire Perelman, 1994-1995) et, de 1985 à 2005, à l'Institut d'études politiques de Paris (histoire des idées politiques, pensée politique). Ses principaux domaines de recherche vont du racisme et de l'antisémitisme au nationalisme, au populisme et à l'eugénisme. Il a aussi publié des études sur l'idée républicaine et le devenir de la démocratie, les problèmes posés par le multiculturalisme et le communautarisme, la question du pluralisme, les interprétations de l'histoire, l'idée de progrès, la bioéthique et les « théories du complot », ainsi que sur des figures telles que Richard Wagner ou Louis-Ferdinand Céline. Il collabore à de nombreuses revues, françaises et étrangères, et a collaboré à de nombreux ouvrages collectifs, dans diverses langues. Il a publié de nombreux livres (plus d'une quarantaine) et a dirigé plusieurs ouvrages, dont le monumental *Dictionnaire historique et critique du racisme* (Paris, PUF, 2013).

Derniers livres parus : *L'Islamisme et nous. Penser l'ennemi imprévu*, Paris, CNRS Éditions, 2017 ; *Céline, la race, le Juif. Légende littéraire et vérité historique* (avec Annick Duraffour), Paris, Fayard, 2017 ; *Macron : miracle ou mirage ?*, Paris, Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2017 ; *Judéophobie, la dernière vague*, Paris, Fayard, 2018 ; « Race » : *un mot de trop ? Science, politique et morale*, Paris, CNRS Éditions, 2018 ; *L'Émancipation promise. Exigence forte ou illusion durable ?*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2019 ; *Criminaliser les Juifs. Le mythe du « meurtre rituel » et ses avatars (antijudaïsme, antisémitisme, antisionisme)*, Paris, Hermann, 2020 ; *Hitler, les Protocoles des Sages de Sion et Mein Kampf. Antisémitisme apocalyptique et conspirationnisme*, Paris, PUF, 2020.

Poliakov, 1961. L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, t. II : *De Mahomet aux Marranes*, Paris, Calmann-Lévy, 1961.

Poliakov, 1963. L. Poliakov, *Le Procès de Jérusalem. Jugements – Documents*, Paris, Calmann-Lévy, 1963.

Poliakov, 1964. L. Poliakov, *Auschwitz*, Paris, Julliard, coll. « Archives », 1964.

Poliakov, 1968. L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, tome III : *De Voltaire à Wagner*, Paris, Calmann-Lévy, 1968.

Poliakov, 1969. L. Poliakov, *De l'antisionisme à l'antisémitisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1969.

Poliakov, 1971a. L. Poliakov, *Le Mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris, Calmann-Lévy, 1971.

Poliakov, 1971b. L. Poliakov, *Le Procès de Nuremberg*, Paris, Julliard-Gallimard, coll. « Archives », 1971.

Poliakov, 1973. L. Poliakov, *Les Juifs et notre histoire*, Paris, Flammarion, 1973 [recueil d'articles].

Poliakov, 1974. L. Poliakov, préface à : D. F. Green (éd.), *Les Juifs et Israël vus par les théologiens arabes*, extraits des procès-verbaux de la 4^e Conférence de l'Académie de Recherches islamiques (Le Caire, Al-Azhar, septembre 1968 ; actes, Le Caire, 1970), tr. fr. Jean-Christophe Pala, Genève, Éditions de l'Avenir, 1972 ; 2^e éd. corrigée, 1974, pp. III-V.

Poliakov, 1975a. L. Poliakov (dir.), *Hommes et bêtes. Entretiens sur le racisme*, Paris - La Haye - New York, Mouton, 1975.

Poliakov, 1975b. L. Poliakov, « Le fantasme des êtres hybrides et la hiérarchie des races aux XVIII^e et XIX^e siècles », in Poliakov, 1975a, pp. 167-181.

Poliakov, 1976. L. Poliakov (en coll. avec Christian Delacampagne et Patrick Girard), *Le Racisme*, Paris, Seghers, 1976.

Poliakov, 1977a. L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, tome IV : *L'Europe suicidaire 1870-1933*, Paris, Calmann-Lévy, 1977.

Poliakov, 1977b. L. Poliakov, « Racisme et antisémitisme : bilan provisoire de nos discussions et essai de description », in Pierre Guiral, Émile Temime (éd.), *L'Idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, Paris, Éditions du CNRS, 1977, pp. 14-32.

Poliakov, 1978a. L. Poliakov (dir.), *Ni Juif ni Grec. Entretiens sur le racisme*, Paris - La Haye - New York, Mouton, 1978 (préface, pp. 7-22).

Poliakov, 1978b. L. Poliakov, « De la Bible à l'éthologie », *Critique*, t. XXXIV, n° 375-376, août-septembre 1978 (« L'animalité »), pp. 742-747.

Poliakov, 1980a. L. Poliakov, *La Causalité diabolique. Essai sur l'origine des persécutions*, Paris, Calmann-Lévy, 1980.

Poliakov, 1980b. L. Poliakov, *Brève histoire du génocide nazi*, Paris, Hachette, 1980.

Poliakov, 1980c. L. Poliakov (dir.), *Le Couple interdit. Entretiens sur le racisme. La dialectique de l'altérité socio-culturelle et la sexualité*, Paris - La Haye - New York, Mouton, 1980.

Poliakov, 1981a. L. Poliakov, *L'Auberge des musiciens. Mémoires*, Paris, Mazarine, 1981.

- Poliakov, 1981b. « Entretien avec Léon Poliakov », *Traces*, n° 2, automne 1981, pp. 6-10.
- Poliakov, 1983a. L. Poliakov, *De Moscou à Beyrouth. Essai sur la désinformation*, Paris, Calmann-Lévy, 1983.
- Poliakov, 1983b. L. Poliakov, préface à : Adelin Guyot, Patrick Restellini, *L'Art nazi. Un art de propagande*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1983, pp. 5-9.
- Poliakov, 1984. L. Poliakov (entretien avec Georges Suffert), « Antisémitisme et totalitarisme : histoire des persécutions », in G. Suffert, *Le Tocsin*, Paris, Grasset, 1984, pp. 53-64.
- Poliakov, 1985. L. Poliakov, *La Causalité diabolique*, t. II : *Du joug mongol à la victoire de Lénine 1250-1920*, Paris, Calmann-Lévy, 1985.
- Poliakov, 1986. L. Poliakov, *Bréviaire de la haine*, nouvelle édition [introduction inédite, pp. XVII-XXVII], Bruxelles, Éditions Complexe, 1986.
- Poliakov, 1987. L. Poliakov, « Racisme et antisémitisme », *Politica Hermetica*, n° 2, 1987, pp. 39-41.
- Poliakov, 1989. L. Poliakov, *L'Envers du destin. Entretiens avec Georges-Elia Sarfati*, Paris, Éditions de Fallois, 1989.
- Poliakov, 1991. L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, édition abrégée, revue, corrigée, complétée et mise à jour, augmentée d'un index des noms [1^{ère} éd., Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1981], Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 1991, 2 vol. : t. 1. *L'Âge de la foi* ; t. 2. *L'Âge de la science*.
- Poliakov, 1992. L. Poliakov, *Vom Antizionismus zum Antisemitismus*, trad Franziska Sick, Elfriede Müller und Michael T. Koltan, mit einem Vorwort von Detlev Claussen und einem Beitrag von Thomas Haurly, Freiburg, ça ira Verlag, 1992.
- Poliakov, 1993. L. Poliakov, « L'antisémitisme est-il un racisme ? », in Michel Wieviorka (dir.), *Racisme et modernité*, Paris, La Découverte, 1993, pp. 82-84.
- Poliakov, 1994. L. Poliakov (dir.), *Histoire de l'antisémitisme 1945-1993*, Paris, Le Seuil, 1994.
- Poliakov, 1999. L. Poliakov, *Mémoires*, nouvelle édition augmentée, présentée par Gilles Firmin, Paris, Éditions Jacques Grancher, 1999 [comporte un essai bibliographique mentionnant les traductions en diverses langues étrangères, pp. 305-330].
- Poliakov, 2003. L. Poliakov, *Sur les traces du crime*, préface de Christian Delacampagne, introduction de Paul Zawadzki, Paris, Berg International, 2003 [recueil d'articles].
- Poliakov, 2006. L. Poliakov, *La Causalité diabolique*, préface de Pierre-André Taguieff, Paris, Mémorial de la Shoah/Calmann-Lévy, 2006.

Mai 2020